



ADELE EXARCHOPOULOS SOUHEILA YACOUB

PLANÈTE B

UN FILM DE AUDE LÉA RAPIN

INDIA HAIR

PAUL BEAUREPAIRE

ELIANE UMUHIRE

LES FILMS DU BAL, WRONG MEN ET LE PACTE
PRÉSENTENT

BIENVENUE
DANS LA PREMIÈRE PRISON VIRTUELLE

ADÈLE EXARCHOPOULOS SOUHEILA YACOUB

PLANÈTE B

UN FILM DE **AUDE LÉA RAPIN**

INDIA HAIR

PAUL BEAUREPAIRE

ELIANE UMUHIRE

Durée : 1h59 – Format : SCOPE – Son : Numérique 5.1

DISTRIBUTION

Praesens-Film AG
Münchhaldenstrasse 10
8008 Zürich
info@praesens.com

RELATIONS PRESSE

Diana Bolzonello Garnier
diana@promopresse.ch

AU CINÉMA LE 25 DÉCEMBRE

Matériel de presse téléchargeable sur www.le-pacte.com



SYNOPSIS

France, 2039. Une nuit, des activistes traqués par l'État disparaissent sans laisser aucune trace. Julia Bombarth se trouve parmi eux. À son réveil, elle se découvre enfermée dans un monde totalement inconnu : PLANÈTE B.

ENTRETIEN AVEC AUDE LÉA RAPIN

Dans LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS, vous alliez vers le film de fantôme. PLANÈTE B assume plus ouvertement encore le genre. Quel était le point de départ ?

En 2019, j'ai découvert un lieu très étrange sur les bords de la Méditerranée. C'était un hôtel accroché à flanc de falaises, qui donnait le sentiment d'être isolé et figé dans un espace-temps indéfinissable. J'avais l'impression d'avoir atterri dans le jeu vidéo Far Cry, avec des drapeaux français partout.

Le lieu m'a hantée comme si j'avais fait un voyage dans une autre dimension, parmi les fantômes d'une histoire qu'il me fallait désormais écrire. J'ai commencé à poser les premières lignes de ce récit, qui tenait en cette seule intuition : une jeune femme se réveille enfermée dans ce lieu sans qu'elle ne sache pourquoi elle a atterri là, ni comment en sortir.

Dans cette même période, j'étais très préoccupée par les dérives des affrontements entre société civile et force de l'ordre, qui explosaient (dans la période pré-Covid) un peu partout : les Gilets Jaunes, Notre Dame des Landes bien sûr, mais aussi les manifestations de 2019-2020 à Hong Kong, à Santiago ou à Beyrouth. Je passais de longues heures à regarder les images filmées par les manifestants partout dans le monde. Autant de témoignages de luttes diverses qui avaient toutes un point de convergence. Partout, je voyais une société civile réprimée avec violence, la mutilation comme méthode dissuasive, la plus emblématique étant le tir de flash-ball dans les yeux.

Et c'est dans cet œil qui manque que le film a pris corps. J'ai décidé de fusionner l'envie du genre et les maux de l'époque, pour dessiner peu à peu l'histoire d'une activiste qui se réveille enfermée dans un monde inconnu, un monde carcéral virtuel.



À ce stade, étiez-vous nourrie de science-fiction ?

Je suis une grande lectrice de science-fiction qui a toujours été pour moi l'un des biais les plus précieux pour penser le contemporain, une manne de réflexion tout à la fois très divertissante et profonde.

Malgré tout, j'ai toujours regretté que cette littérature qui m'ouvrait autant les portes de l'imaginaire soit si peu ou pas du tout incarnée par des femmes, qu'elles demeurent totalement à la porte ou à la marge de ces grandes épopées, comme un impensé ou pire un impensable.

Cela a beaucoup joué dans mon désir de m'emparer à mon tour du genre, d'inscrire PLANÈTE B dans cette veine du genre, un thriller d'anticipation mais porté par des personnages de femmes dans l'idée de toucher le plus grand nombre et notamment le public jeune.

Comment s'est passée l'écriture ?

PLANÈTE B tenait au départ en cette seule intuition : une femme se fait tirer dans l'œil et se réveille dans un monde inconnu. L'anticipation est arrivée peu à peu en imaginant une prison virtuelle dans laquelle les détenus sont enfermés par cet œil.

PLANÈTE B se situe en 2039 et dépeint une société sous surveillance, en ébullition où la désobéissance civile déborde la police et l'État. Ce sont ces activistes qui composent la galerie des captifs, cobayes de la prison virtuelle.

Je me suis appuyée sur les écrits du Comité Invisible (L'INSURRECTION QUI VIENT), pour croquer une société où l'on ne manifeste plus dans la rue sa colère mais où une partie de la jeunesse s'oppose, partout et tout le temps, au modèle de société

qu'ils rejettent. L'imprévisibilité de leurs actes, leur caractère extrêmement mobiles et continus leur permettent de déjouer l'arsenal policier.

J'ai également bénéficié de l'aide d'un ancien haut gradé du renseignement militaire. Ensemble, nous avons travaillé sur le sujet ultra-sensible des dérives politiques, policières, judiciaires... que permettent la notion de terrorisme (ici d'écoterrorisme) quand elle est dévoyée par un État. Nous nous sommes inspirés de ce qu'a fait Vladimir Poutine en 2014, en élargissant le cadre de la loi russe contre le terrorisme pour qu'elle s'applique à toutes les personnes ou toutes les organisations qui luttent contre la ligne politique de l'État.

Mais, très vite, j'ai su que je ne voulais pas faire un film qui soit uniquement centré sur les captifs, que cela ne devienne pas une sorte d'Escape Game 2.0. J'étais animée par le désir d'un récit plus ample pour en faire un thriller dans un monde carcéral où se déploie un lien d'entraide entre deux femmes, une histoire d'héroïnes aux destins brisés par l'engagement, qui vont faire corps pour résister aux démons d'une époque instable et violente.

Vos deux protagonistes sont, chacune à leur façon, des figures de la résistance, à commencer par Julia Bombarth, interprétée par Adèle Exarchopoulos.

Julia incarne le visage d'une jeunesse qui est intimement confrontée à l'effondrement climatique. L'échec des accords de Paris censés contenir le dérèglement climatique marque le début de son engagement dans la désobéissance civile, avec cette question fondamentale : que peut faire – et que doit faire – la société civile face à l'inaction politique ? Face à l'impunité des grands groupes comme Total ?

Julia ne s'est pas donné le droit d'avoir une carrière bien à elle, en dehors de la lutte pour la survie de la planète (à l'image de militantes comme Greta Thunberg ou Camille Étienne). Comme tous ces jeunes de la R, elle se mobilise, se sacrifie en quelque sorte, animée par la conviction profonde qu'il n'y a pas le choix. Julia ne cultive pour autant aucune passion mortifère pour la violence. La ligne de la R est d'ailleurs sans ambiguïté : ne pas s'attaquer aux individus, ne tuer personne.

Julia est une résistante des temps modernes. Elle incarne la résistance à un système autant qu'à la réponse judiciaire extrêmement violente à laquelle elle va devoir faire face tout au long du film.

Et Nour, la jeune femme irakienne ?

Un soir, pendant l'écriture, j'ai rencontré un jeune journaliste Irakien, Mohamed, qui venait de descendre de l'avion qui l'avait arraché brutalement à Bagdad. 48h plus tôt, il était encore journaliste et fixeur dans sa ville natale du sud irakien. Mais après la publication d'un reportage qui n'a pas plu à la junte militaire au pouvoir, sa vie ne tenait plus qu'à l'exil. Nour est née grâce à Mohamed avec le désir profond, essentiel en cette époque terriblement cruelle pour les migrants, de faire de Nour une véritable héroïne qui propulse le film dans sa dimension de thriller.

C'était très important pour moi de faire résonner à travers Nour – mais aussi à travers son duo avec le personnage d'Hermès joué par Éliane Umuhire – les talents brisés de ces êtres qui sont obligés de se jeter sur les routes de l'exil. Je tenais à faire ressentir ce que cela signifie de tout perdre du jour au lendemain, son identité, son métier... pour n'être plus qu'une « migrante ».



Nour est comme tous ces hommes et ces femmes qui se retrouvent cantonnés aux métiers les plus subalternes sur l'échelle sociale une fois qu'ils sont en Europe alors que tant d'entre eux disposent de diplômes, de carrière et de talents. Nour n'a plus vraiment de vie, elle survit sous la menace permanente de l'expulsion, de la clandestinité.

Les gens qui écrivent et qui prennent des risques pour le faire sont ceux qui sont les plus inspirants dans ma vie. C'est d'ailleurs par l'écriture que le film se dénoue. Cela peut paraître utopiste mais je crois profondément que des gens comme Anna Politkovskaïa et tant d'autres partout dans le monde, chez eux ou en exil, sont des héros.

Par-delà les épreuves et la difficulté du contexte, l'idée était de camper un personnage de migrante qui puisse rivaliser d'intelligence et de courage, pour en faire une héroïne universelle.

Avez-vous le sentiment d'avoir imaginé un futur dystopique ?

Tous les motifs qui animent PLANÈTE B sont déjà à l'œuvre : la surveillance, la pollution, l'enfer de l'exil, la montée en puissance des extrêmes... La seule idée qui dépasse la réalité d'aujourd'hui est celle d'un métavers comme alternative à la prison. Mais nous n'en sommes pas si loin.

J'ai en vérité opté pour camper l'histoire dans une réalité la plus contemporaine possible, en poussant simplement les curseurs de ce qui existe déjà. Et je voulais poser une question simple à notre futur : la désobéissance civile est-elle le dernier levier face à l'urgence climatique pour forcer les États à respecter leurs engagements en matière environnementale ?

La part sombre du récit se campe dans la réponse à cette question : une réponse judiciaire violente et la criminalisation du sursaut d'une société civile qui se bat pour sa survie. Cependant, la réalité dépasse parfois la fiction. Cette criminalisation est en germe partout en Europe, avec des éléments de langage qui se banalisent, comme l'« écoterrorisme », ou avec des répressions manifestes comme à Notre Dame des Landes, Sainte Soline...pour ne parler que de la France.

Comment, dès lors, ne pas se résigner à accepter le présent tel qu'il est ?

Il ne faut pas se résigner justement. C'est tout le trajet du film.

C'est au début des années 2000 qu'a émergé un nouveau syndrome, l'éco-anxiété ou autrement appelé la solastalgie, avec l'idée qu'on allait peut-être droit dans le mur collectivement. Entre les dérèglements climatiques, la surpopulation, la surconsommation, un arsenal mondial capable d'anéantir plusieurs fois la planète, on a des raisons d'avoir peur. Face à ces peurs, je crois profondément à la force de l'engagement collectif et de la lutte qui sont inhérents à l'espoir.

C'est pour cette raison que, même s'il s'agit d'un récit d'anticipation, il m'était essentiel d'écrire une histoire d'incarnation et d'espoir plutôt qu'un récit orwellien qui condamnerait l'humain jusque dans l'intime. Ce monde carcéral virtuel devient peu à peu un écrin dans lequel se déploie une histoire d'entraide et de résistance entre deux femmes qui vont mener un combat digne de David contre Goliath.

Contrairement au monde réel, où les activistes s'unissent dans une cause commune, sur Planète B, les individus finissent par s'entredéchirer...

Dans PLANÈTE B, la technologie est au service d'un système de répression, au sein d'une société où la liberté a été sacrifiée au nom du tout sécuritaire. À l'instar de PUNISHMENT PARK de Peter Watkins, où l'on « offre » une alternative à la prison à des militants de tous bords, en les traquant à balles réelles trois jours durant dans un désert, nous cheminons ici dans un paradis artificiel qui s'avère privatif, punitif et sans issue.

Derrière sa façade paradisiaque, Planète B est un lieu de torture, et de perte de repère. Il n'existe ni parloir, ni nouvelle du monde réel ou de leurs proches. Planète B a pour vocation de briser les détenus, d'obtenir leur reconditionnement et leur délation. Grâce au métavers, la torture prend simplement une nouvelle forme, comparé à ce qui se pratique aujourd'hui.

Face à cette torture, et à ce système répressif, je voulais montrer des captifs qui restent malgré leur engagement et leur conviction, de simples humains. Des humains qui peuvent craquer face à la torture mentale. Ils finissent en effet par se retourner les uns contre les autres, car ils n'ont plus d'autre espoir pour sortir. Un des personnages le dit : « je ne suis pas un super héros, moi ».



Comment avez-vous traité l'image du film ?

Le film navigue sans cesse entre les frontières du monde réel et du monde virtuel. Cette bascule permanente est d'une grande richesse pour l'esthétique même du film, avec d'un côté une réalité très sombre et de l'autre une virtualité insolente de luminosité.

La réalité dans laquelle Nour évolue est celle d'une ville enclavée, d'un minibus opaque, d'une base militaire en sous-sol, d'un QG installé dans un vestiaire condamné et pollué à l'amiante. Nour est un personnage qui vit dans l'urgence et la tension de ce monde « réel ». La caméra accompagne ce sentiment permanent de la menace, de ses papiers qui expirent, du vol du casque, de ses intrusions illégales dans la matrice ou encore ses face-à-face avec le gardien de la prison. Avec ma directrice de la photographie Jeanne Lapoirie, nous avons dessiné un univers sombre, pour lequel il nous a fallu sculpter le noir, pour travailler cette veine thriller du film. Une grande référence pour nous en matière de lumière a été le film GOOD TIME des frères Safdie pour chercher à travailler une couleur dominante par décors : le bleu pour la base militaire, le violet pour le Hermès Store, le vert pour le QG désaffecté...

La virtualité dans laquelle évolue Julia est lumineuse, paradisiaque, mystérieuse. Les espaces sont ouverts : une crique, la mer, les montagnes, un hôtel, une piscine... un contraste volontairement très fort avec la réalité. Ici, le plus gros du travail a été de trouver l'esthétique du

monde virtuel pour le déréaliser sans entrer dans l'artifice qui aurait installé de la distance avec les personnages. On a opté pour un étalonnage très poussé des ciels pour leur donner ce bleu insolent qui suscite l'impression d'être dans un espace exotique. On a aussi joué sur l'effet de halation, proche du détournement.

Quels étaient les grands axes de la direction artistique ?

C'était un travail collectif, emmené par une formidable directrice artistique, Eve Martin qui a travaillé main dans la main avec la cheffe décoratrice Julia Irribarria, puis avec l'équipe VFX (Vincent Dutour et Anaïs Mak).

Pour la réalité, nous avons énormément croisé les références, nourris d'univers comme celui des FILS DE L'HOMME de Alfonso Cuarón autant que de l'univers Cyberpunk. Nous voulions camper une société fracturée socialement, plus violente et appauvrie, dans laquelle subsiste une survie alternative qui s'en sort par la débrouille.

Pour la base militaire, nous nous sommes autant appuyés sur des références cinématographiques de SF que sur le travail d'artistes contemporains qui nous a inspiré un SAS de contrôle dans la base militaire tout en toile et en bâches par exemple.

Dans la matrice, il y a eu beaucoup d'interventions sur les décors pour transformer l'hôtel en un lieu à l'esthétique coloniale, pour y camper une sorte de nostalgie du monde militaire pour une certaine époque. Nous avons aussi travaillé l'esthétique de la paroi invisible du monde virtuel, en s'inspirant de DÔME de Stephen King.

Quelles étaient vos références cinématographiques assumées ?

Pendant l'écriture, j'ai été très inspirée par PUNISHMENT PARK de Peter Watkins dans l'idée de continuer de questionner le monde carcéral, la violence policière et judiciaire à l'égard des opposants politiques. Sur le concept lui-même, je me suis appuyée sur la série britannique des années 70, LE PRISONNIER avec cet homme qui se retrouve captif dans un village paradisiaque sans jamais pouvoir s'en échapper.

D'autres films comme GET OUT de Jordan Peele, OLD de Shyamalan ou encore TRUMAN SHOW de Peter Weir dont les concepts d'enfermement n'écrasent jamais les personnages ont été une boussole.

BLADE RUNNER et le premier ALIEN de Ridley Scott sont des grandes références dans l'utilisation du rétro-éclairage des décors dans l'open-space de la base militaire mais aussi de la chambre des captifs dans la prison. LES FILS DE L'HOMME m'a beaucoup marquée pour les images de la paupérisation qui ne se produit plus à la marge, mais au cœur des villes.

Ces références se sont agitées pendant l'écriture, elles me guidaient pour tenir la promesse d'un film de science-fiction politique, tout en restant dans un équilibre financier raisonnable. L'accompagnement de tous les instants par ma productrice Eve Robin m'a permis de ne pas perdre le cap et la réalité de l'enjeu.



L'interrogatoire mené par le personnage de Marc Barbé évoque BRAZIL de Terry Gilliam...

L'idée d'un film qui navigue dans plusieurs dimensions et où les personnages se retrouvent sous emprise d'une machine kafkaïenne me parle évidemment beaucoup. Le ton également fait écho à PLANÈTE B, à la manière dont Julia se retrouve au cœur d'une manipulation mentale à laquelle elle doit trouver le moyen de résister. D'autres références ont été à l'œuvre avec cet interrogatoire, comme la boîte noire de GET OUT, celle d'UNDER THE SKIN de Jonathan Glazer ou l'intermonde de MATRIX des Wachowski, tout blanc, où l'on perd ses repères.

Dans la base militaire, on bascule vers un univers concentrationnaire terrifiant.

Je voulais adopter les codes du film de prison bien plus dans la réalité que dans l'univers virtuel. Le protocole d'entrée ressemble à celui d'une prison et il est parfaitement conforme à la réalité. Je me suis appuyée sur un consultant qui a longtemps travaillé pour les Renseignements militaires pour dépeindre la réalité d'une bulle virtuelle : quand on y entre, on se déshabille entièrement, comme dans une bulle sanitaire, pour garantir qu'on ne fait entrer aucun corps étranger. Mais le système a quand même besoin de gens qui nettoient les locaux et qui vident les poubelles, et c'est de cette faille qu'est né le récit de Nour, femme de ménage qui va réussir à s'engouffrer dans cette brèche...

Il y a toute une réflexion, passionnante, sur le regard, car dans l'univers que vous décrivez le fait de voir est une prise de risque, voire un acte d'engagement.

On ne voit pas des criminels qui commettent des actes atroces, mais des gens qui doivent faire attention à ce qu'ils voient, et à la manière dont ils les voient. On s'est intéressés au regard d'Adèle et de Souheila – et à la présence du hors champ de la menace et de la violence à travers leur regard – bien plus qu'à l'idée de filmer l'objet lui-même. C'est plus inhérent aux codes du cinéma d'horreur : la peur est un sentiment universel, bien moins difficile à provoquer que les autres sentiments, et il passe surtout par le regard de celui qui a peur. C'est ce qui assure un lien ténu entre les deux protagonistes : on a peur avec elles, on a peur pour elles.

Comment avez-vous composé le casting ?

Nous avons travaillé main dans la main avec Judith Chalier pour composer le casting du film. Le choix d'Adèle s'est imposé très tôt, et c'est autour d'elle que nous avons bâti le groupe de captifs. Au-delà des individualités, nous cherchions à construire une équipe d'âges et d'horizons différents qui puisse se faire l'écho de l'état du monde extérieur à la prison. Nous avons placé les futurs captifs de Planète B dans une situation de recrutement à la lutte écologique. Nous avons vécu des moments forts avec beaucoup d'actrices et d'acteurs car les essais brassaient aussi notre conscience, notre intimité face à l'idée même de catastrophe collective. Nous avons ouvert le casting aux

gens de la jeune génération qui font leur gamme dans la musique comme Yassine Stein ou Paul Beaurepaire, ou d'actrices plus confirmées comme India Hair. On est allé chercher Amin Hamidou en Belgique, alors qu'il était tout jeune étudiant d'une école de théâtre ou Grâce Seri, actrice de stand up très engagée.

Pour le rôle de Nour, quand j'écrivais ce film, je n'avais aucune idée de qui allait bien pouvoir incarner cette trajectoire humaine, intime, d'exil tout en pouvant être une héroïne de film d'action. J'ai vraiment découvert Souheila Yacoub dans la pièce Tous des oiseaux de Wajdi Mouawad et cela a été à partir de là une évidence pour moi. Son approche instinctive, très entière, a permis de propulser le personnage de Nour dans toute sa dimension épique.

Pour le rôle d'Hermès, l'intuition de Judith m'a amené à rencontrer Eliane Umuhire, qui est originaire du Rwanda – c'est une actrice incroyable promise à une grande carrière. Marc Barbé, qui joue le gardien de la prison, m'a impressionné lors des essais : il a eu plusieurs vies, il n'a pas un parcours classique et se construit une belle carrière au cinéma tardivement.



Vous orchestrez tout un paysage sonore, fascinant, notamment dans la séquence de la décharge.

Derrière tout ce travail sonore il y a un binôme qui a très bien fonctionné. J'ai collaboré avec la formidable sound designeuse et monteuse son Margot Testemale. Quand je suis arrivée dans sa cabine, elle avait installé un « paquebot » pour associer au dynamisme du montage son la possibilité d'une vraie création sonore. De l'autre côté, ma mixeuse Fanny Weinzaepflen était aussi preneuse de son sur le plateau. Elle possédait la notion du son réel sur le plateau et c'était précieux de l'avoir à mes côtés jusqu'au bout. Car il faut voir qu'on travaillait dans des décors vides de son : je n'avais que le jeu des acteurs et tout était à composer en post-prod. C'est par ailleurs un film très riche où l'on navigue dans des univers très différents, réels, virtuels, cauchemardesques, guerriers... Le son a été une écriture en soi.

La musique est signée Bertrand Bonello. Comment avez-vous collaboré avec lui ?

Quand j'ai réalisé que Bertrand signait toute la musique de ses films, je lui ai fait lire PLANÈTE B bien avant le financement. Il a tout de suite accepté d'en écrire la partition. C'était génial de travailler avec quelqu'un qui est non seulement compositeur, mais aussi réalisateur. Il n'est pas intervenu en médecin urgentiste censé remplacer les musiques temporaires mais a été présent en amont même du tournage en me proposant plein de choses qui ont permis de trouver très tôt « la note ». À partir de là, on a construit ensemble, on a ajusté peu à peu pendant le montage. Puis, Margot, la monteuse son, a complété la musique de Bertrand, pour les séquences de cauchemars notamment grâce au sound design.

AUDE LÉA RAPIN

BIOGRAPHIE

Née le 30 mai 1984, Aude Léa Rapin débute comme photographe et vidéaste dans les Balkans et en Afrique. Elle réalise un triptyque documentaire hanté par les fantômes de la guerre dans les Balkans. En 2014, elle passe à la fiction avec trois courts métrages, récompensés dans de nombreux festivals. Son premier long-métrage, LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS, avec Adèle Haenel a été présenté à la Semaine de la Critique à Cannes en 2019. PLANÈTE B est son deuxième long métrage, un thriller d'anticipation avec Adèle Exarchopoulos et Souheila Yacoub.

FILMOGRAPHIE

- 2024 **PLANÈTE B**, Fiction, 118min
- 2019 **LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS**, Fiction, 85min
- 2016 **QUE VIVE L'EMPEREUR**, Fiction, 26min
- 2015 **TON CŒUR AU HASARD**, Fiction, 39min
- 2014 **LA MÉTÉO DES PLAGES**, Fiction, 26min
- 2013 **ENCLAVE**, Doc, 52min
- 2010 **NINO'S PLACE**, Doc, 50min



ADÈLE EXARCHOPOULOS

Adèle Exarchopoulos est apparue pour la première fois dans le film *BOXES* de Jane Birkin, en 2006. Elle enchaîne ensuite les apparitions remarquées, comme dans *LA RAFLE* de Rose Bosch (2010). Elle est révélée au grand public avec *LA VIE D'ADÈLE* d'Abdellatif Kechiche. Le succès du film la rend célèbre dans le monde entier. Avec le réalisateur et sa partenaire Léa Seydoux, elle reçoit la Palme d'Or au Festival de Cannes 2013, puis le César du Meilleur Espoir Féminin. Depuis, elle confirme son talent avec des projets originaux, comme *QUI VIVE* de Marianne Tardieu (2014) ou *LES ANARCHISTES* d'Elie Wajeman (2015). Elle revient à Cannes en 2019 pour présenter le drame psychologique *SIBYL* de Justine Triet. L'année 2020 marque un tournant pour l'actrice. Elle est à l'affiche de l'un des plus gros succès de l'année, le film de Cédric Jimenez, *BAC NORD*, aux côtés de François Civil et Gilles Lellouche. Mais elle a surtout l'occasion de montrer une nouvelle facette

plus comique de son jeu, avec *MANDIBULES* de Quentin Dupieux et la série *LA FLAMME* sur Canal+.

En 2022, elle retrouve Dupieux dans son nouveau film *FUMER FAIT TOUSSER*. La même année, elle est à l'affiche de deux drames : *LES CINQ DIABLES* de Léa Mysius et *RIEN À FOUTRE* d'Emmanuel Marre et Julie Lecoustre. Son interprétation d'une hôtesse de l'air d'une compagnie low-cost lui vaut une nomination au César de la meilleure actrice. En 2024, elle remporte le César du meilleur second rôle féminin pour sa prestation intense dans le drame *JE VERRAI TOUJOURS VOS VISAGES* réalisé par Jeanne Herry.

Cette année, elle est à l'affiche de l'épopée amoureuse *L'AMOUR OUF* de Gilles Lellouche, en compétition au 77^e Festival de Cannes, et de *PLANÈTE B* d'Aude Léa Rapin, présenté en première mondiale en ouverture de la Settimana Internazionale della Critica de Venise.

SOUHEILA YACOUB

Souheila Yacoub est une actrice suisse et une ancienne gymnaste olympique. Elle a travaillé sous la direction de cinéastes tels que Rebecca Zlotowski, Philippe Garrel, Cédric Klapisch, Gaspar Noé, Cédric Kahn et Noémie Merlant. En 2024, elle est reconnue internationalement pour son rôle dans *DUNE : DEUXIÈME PARTIE* de Denis Villeneuve, aux côtés de Timothée Chalamet et Zendaya. A l'affiche de *PLANÈTE B* d'Aude Léa Rapin, avec Adèle Exarchopoulos, on la verra bientôt dans la deuxième saison de la mini-série *NO MAN'S LAND*, diffusée sur Hulu et Arte.

LISTE ARTISTIQUE

Julia	Adèle Exarchopoulos
Nour	Souheila Yacoub
Hermès	Eliane Umuhire
Victoire	India Hair
Eloi	Paul Beaurepaire
Gudane	Jonathan Couzinié
Kylian	Théo Cholbi
Mehdi	Amine Hamidou
Wendy	Léo Chalié
Ariel	Grace Seri
Ahmad	Yassine Stein
Mileur	Marc Barbé
Vano	Thierry Hancisse de la Comédie Française

LISTE TECHNIQUE

Écrit et réalisé par	Aude Léa Rapin
Musique	Bertrand Bonello
Casting	Judith Chalier – ARDA
Direction artistique	Eve Martin
Décor	Julia Iribarria
Image	Jeanne Lapoirie - AFC
Montage	Gabrielle Stemmer
Prise de son - Mixage	Fanny Weinzaepflen
Sound design	Margot Testemale
Création et maquillage FX	Oriane De Neve
Costumes	Frédéric Denis
Coiffure	Oackland Breuer
Assistant mise en scène	Vincent Pradès
Scripte	Bénédicte Darblay
Supervision VFX	Vincent Dutour
Collaboration artistique VFX	Anaïs Mak
Directrice de production	Claire Trinquet
Directrice de postproduction	Laetitia Pichon
Produit par	Eve Robin (LES FILMS DU BAL) – France
Coproduit par	Benoît Roland (WRONG MEN) - Belgique
En coproduction avec	France 3 Cinéma, Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma, RTBF (Télévision Belge), Voo & Be TV, Proximus StudioCanal
Ventes internationales	Le Pacte
Distribution France	France Télévisions, OCS, Netflix
Avec la participation de	Centre national du cinéma et de l'image animée, Région Sud Provence Alpes Côte d'azur en partenariat avec le CNC, Région Auvergne-Rhône-Alpes en partenariat avec le CNC, Centre du Cinéma et de l'audiovisuel de la Fédération Wallonie Bruxelles, BNP Paribas Fortis Film Finance, Tax Shelter du Gouvernement Fédéral Belge et d'Europe Media
Avec le soutien de	
En association avec	Cinémage 18, Cineventure 8 & 9, La Banque Postale Image 17